

IV

On n'entend pas la plainte du désespéré.
La gorge qui se serre. Le cœur qui s'emballe.
La seconde qui se lève pour l'éternité.
Les armes lui font défaut. Il hurle
jusqu'au fond de la savane.
Le bruit des vautours aplatit son cri.
La hyène ne sait rien de ce suicide.
Elle s'invite au festin. Elle arrive après
le coup de grâce.
On devine à l'os luisant sur l'herbe
la danse du corps.

On cherche une source qui pourrait nous contenter.
Du bout des lèvres on boit l'amour offert.
L'addax a plus de discernement. Sans complexe
elle s'abreuve. Elle reste des jours sans boire et galope
tout à son aise. Tant elle est gavée !
Les gorgées qu'on lape ne suffisent pas
à rendre plus souple notre cœur.
Les terres qui l'entourent sont sèches.

Notre organisme n'a pas de zone de stockage.
Esthétisme et pratique sont
l'apanage de l'alcyonaire.
Quelques-unes de ses loges suffiraient
à nous rendre la vie plus agréable.
On pourrait y mettre, à défaut de denrées et d'outils,
quelques sentiments utiles et économes.
La complexité du corail est un avantage.
La nôtre un inconvénient.

La vie se disloque, se rétracte, s'évapore.
L'amibe ne s'est pas faite homme.
Elle préfère la vase ou le courant intestinal.
Le flot qui nous entraîne ne nous nourrit pas.
La réalité passe hors de notre portée.
Dans l'artère où l'on croyait vivre
on tombe dans la fosse.
Le corps plein de doute.

Le babouin ne parle pas.
Sa bouche n'a pas le sens du destin.
Nos lèvres n'ont pas la proéminence
des siennes pour retenir les mots.
Ceux que l'on avait sont tombés de l'arbre.
Ceux que l'on a retenus ne disent plus rien.
La vie qui les contenait est un lieu oublié.